

LA GAZETTE DE GUIGNOL

JOURNAL SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE



Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, au bureau du Journal, rue de Lyon, 32.
Abonnements: 2 fr. par trimestre.

TOUT PAR LES FEMMES!

Tout pour les Femmes!

A mes canantes Lectrices!

O colombes chennuses, vous que me faites gigauder le queur dans m'n'e-tôme, rien que de me reluquer en imprimaison avè vos deux z'œils bluisants comme un chelu de canezard! Ô douces criatures, fenottes adorées, qu'êtes l'orjet inconstant de mes révasseries sentimentables, permettez que je vous fasse mimi à la pincette pour vous arremercier de l'amiquié conséquente et adromadaire, dont que vous montrez à vote pauve vieix Guignol, en li achetant sa *Galette* de trois ronds avè ses bugnes et ses matefaims par dessus le marché.

Un ancien écrivassier, qu'en tenait tati pour la fille-à-sophie, a débobiné cette massime que je rebrique à mon tour sexuellement:

« Tout par les femmes et pour les femmes! »

En nez fait, a'm'bles canantes, si nous vivrons clair sus c'te boule rogneuse de la terre, nous le devons t'à vous qu'êtes comme qui dirait censément le méquier ousque se trame la première longueur de note essistence.

Et quand nous commençons à débarouler la grand-route de la vie, c'est vous que vous nous fournissez les forces en nous fesant lamper au biberon de vos berthes blanches comme le lait qu'elles contiennent.

Vous piroguez la bouillie au miaillon; vous appre-

nez au mioche à se sarvir de ses fumerons, vous formez la parmière inducation du moutard, vous potringuez de vos arpions maternels l'éteelligence et le cœur du gosse; vous posez la main z'à la pâte à seule fin d'enlever convenablement vote enfant quand y l'est devenu z'un gone; et c'est vous qui l'amenez jusqu'à l'âge de pratiquer s'nétat de citoillien.

Car, que le mari torde le pif ou ne rechigne pas la c'est comme ça: en matière de porgéniture, une fois la mise en train bâclée par le taffetaquier, c'est la fenotte que fait toute la longueur, et que la rend remondée ou pleine de bourrons et de crapauds à ce grand fabricant qu'on appelle la sociiété.

Mais alorsse, le galapian que s'est z'escanné de dessous les jupes de sa m'aman, gueule et s'émagine qu'il s'est mancipé. Pauve bugue! Comme y se fiche le doigt dans le z'œils jusqu'au coude!

Assuposons, par essemple, qu'y soye dépoté au Corps législatique. Le v'là que fait marcher son rouet à bajafferies de magnière à en faire crevogner de jalouseté ceusses des dévideuses de la Croix-Rousse. Eh ben t, sa tapette est un vrai batillon de plate, autrement dire: note particuyer est z'une véritable femme sous le rapport du débobinage et du détrancanage.

J'ai même entendu quèquefois décapiller cette irréflexion, au sujet de ces palapraseurs de la tribune:

« C'est pire qu'une femme! »

Et mes frangins du sesque masculin que savent si bien embobiner les gens et les embriquer dans de partrigots, que vous font z'avalier de couleuvres, que founassent, que jacassent, que font gober le gorgeon à leurs insemblables, sont-y pas femmes en cela, et même quasiment plusse que femmes?

Je me rappelle d'un finaud de procureur de la République impériable du roy, qui, à chaque fois que se produisait de z'incamos sus le terrain sociable, demandait ellico tout de suite:

« Où est la femme?... »

Et y l'avait réson, le gone! parce que c'est la femme que sigrolle en tous temps et en tous lieux, souffre vote respèque, les ficelles de ces marionnettes que portent quilottes et que font leurs marioles, en récitant ce versse d'un certain Moletière Pot-de-vin:

« Du côté de la barbe est la toute puissance! »

Voui, mes p'tits belins, disez bien ça, et requinquez-vous sus vos argots, fiers comme Rataban. En attendant, ça sera celles que vous appelez vos moitiés qu'auront la puissance tout enquièrre et qu'en useront, z'à vote picou et à vote barbe, sans que vous y voilliez que du bleu.

Dans les plus petites choses, comme dans les ervènements les plus t'impotents, c'est la femme que brasse les ceufes et fait sauter la poêle.

A mesure que la Madelon vide le pot de miel, y me semble arquepincer une main z'indélicate et féminine cogner z'à la porte du cabinet de M'sieures Guillehomme et Badinguet, et n'y glisser quèques carrés de papelard ousqu'est griffardiné le mot: Guerre! avec les sinatures d'Augusta et Ugénie.

Ça, c'est z'une image allébourique pour bien faire apercevoir que les pattes de nos colombes tiennent les fils de note essistence, dont qu'elles continuent la besogne des Parques, leurs infernales frangines. Gn'y a

Feuilleton de la GAZETTE DE GUIGNOL

(1)

CE QU'EST LA FEMME

D'APRÈS

LES MEILLEURS AUTEURS

De ma villa (bords du Rhône).

Chères concitoyennes,

Le vieux philosophe Montaigne a dit: « Il est plus facile d'accuser un sexe que d'excuser l'autre. » Est-ce vrai? Oui, direz-vous. — Nos maris ne sont pas parfaits, nous ne le sommes pas davantage; mais on nous a fait si noires!...

Oui, chères dames, on vous a fait trop noires. C'est pour vous rendre justice que j'ai préparé ce modeste travail et que je le soumetts à vos sérieuses méditations.

On a dit de vous beaucoup de mal, beaucoup de bien. — J'ai recueilli des extraits des ouvrages reli-

gieux et philosophiques vous concernant, de tous les temps et de tous les peuples.

Aujourd'hui, c'est le mal. Dimanche prochain, ce sera le bien.

Recevez, mesdames, etc. F. BEGEL.

La femme est l'augmentatrice du péché.
Saint Augustin.

La femme est la porte du diable, la voie d'iniquité, la piqûre du scorpion, une race nuisible.
(Déclaration faite au Concile d'Aix-la-Chapelle, 816, en présence de Charlemagne).

La femme est l'organe du diable.
Saint Bernard.

La femme a le venin de l'aspic et la malice du dragon.
Saint Grégoire.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'une femme, c'est l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, un péril domestique et un dommage délectable.

De toutes les bêtes féroces, il n'en est pas de plus dangereuse qu'une femme.

Saint Jean Chrysostôme.

La femme est la glu éavénimée dont se sert le diable pour s'emparer de nos âmes.
Saint Cyprien.

Il y a peu de femmes bonnes, et l'homme qui tient à sa tranquillité doit bien se garder de les fréquenter.
Saint Paulin.

La femme est plus amère que la mort; elle est le lacet des chasseurs, son cœur est un filet, ses mains sont des liens.
Le saint-roy Salomon.

Le plus sage devient avec les femmes le plus fou des hommes.
Le Père Joly, capucin.

L'homme est le chef de la femme....
L'homme est l'image et la gloire de Dieu; mais la femme est la gloire de l'homme....

En effet, l'homme n'a pas été pris de la femme, mais la femme a été prise de l'homme. La femme a été créée pour l'homme et non l'homme pour la femme.
Saint Paul.

En 585, dans un Concile tenu à Mâcon, un évêque mit en doute que la femme appartint à l'espèce humaine.
(Historique).

donc pas à quincer ni à mettre en doute la vérité de ce proverbe : Tout par les femmes !

Le restant qu'ajoute ceci : Tout pour les femmes ! est aussi vrai que le commencement. Et, pour le démonter, y n'est pas besoin de remonter jusqu'au p'pa Adam, lequel a sacrifié sa félicité et pétafiné note avenir et note position de renquiers, pour faire le plaisir d'une pomme, avé son picou, à c'te gotton de mère Ève, que le guiable patafiole !

L'homme s'ablage de soucis, manigance un tas d'histoires, trafuse mille éventions, se met z'en carte, en vin, z'en sang, pour ramier de z'escalins, bicher de z'imbéciles à l'hameçon et leur faire rendre le gorgeon, appondre la traïlle des honneurs et grimpoter sus le cabelot des dignitances : tout ça, rien que pasce qu'y z'essiste des fumelles, Guieu merci, et qui gn'y en essistera toujours.

Y se décapille tout bas en pette-haut :

« J'aurai de pécutiaux pire qu'à la banque de France. et alorse je pourrai z'acheter un châte à la petite Chose et monter z'un appartement à la grosse Machin. Ou ben, si j'ai une femme illégitime, je la frusqueroi chouettelement, et je la coifferai comme y faut et comme tout bon mari est tenu d'y faire, pour rendre la réciproche à s'n'épouse. »

« Moi, rebrique le voisin, j'arriverai, z'à force de travail et d'ételligence, à me reponter z'une position, et prétendre ainsi z'au conjungo avé Mamselle de Cornemuse. »

Un troisième réplique : « Je serai ci, ou je serai ça, c'esse-à-dire vidangeur ou empereur, selon que la fumelle ayasse de la perférence pour l'un ou pour l'autre. »

Et ainsi de suite jusqu'à la gauche, tous les hommes, tant qui sont, bafajlent les mêmes gandoiseries.

Car gn'y a l'encore un proverbe que dit :

« Ce que femme veut, Dieu le veut ! »

Et par Guieu faut z'entendre l'homme, qu'agit rien que pour la fenotte, et que fait bien, nom d'un rat !

En tarminant, chères canantes et l'équetrices tout aimables, soffrez que je déposasse à vos p'tts patins l'expression de mon dévoiement irrespéquetueux, et comme y gn'y a z'une chanson que japille comme ça :

« Je veux finir comme j'ai commencé, »

je porfite de l'autorisance qu'elle me colloque pour vous faire un remimi à la pincette et vous coquer, particulièrement z'et en général, de toute la force de m'n'amiquié

Avé laquelle j'ai l'horreur d'être

Vote très-humbe et dévoyé sarviteur.

GUIGNOL.

Le ciel, la terre et l'homme ont été formés par une femme qui gouverne le monde avec son fils. Le fils est le principe du bien, la femme le principe du mal ; mais cependant l'un et l'autre jouissent d'une parfaite félicité. La femme tomba du ciel enceinte et fut reçue sur le dos d'une tortue qui la sauva du naufrage. (Relation de la Louisiane). Le R.-P. Hennepin.

Adam fut formé le premier et Eve ensuite.

Et ce ne fut pas Adam qui fut séduit ; mais la femme, ayant été séduite, fut cause de la transgression.

Cependant la femme sera sauvée en devenant mère, si elle demeure dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans la modestie. Saint Paul.

L'homme a été créé à l'image de Dieu ; la femme a été formée à l'image de l'homme, pour représenter la puissance de l'homme, émanation de la puissance souveraine de Dieu, et partant, commander à toutes les créatures, à sa femme même. Saint Isidore, archevêque de Seville.

Il est faux que l'Évangile ait proclamé les droits de la femme ; il a proclamé, au contraire, son asservissement. Pierre Leroux.

L'Évangile n'a proclamé sur la terre que le droit des forts, et c'est surtout pour le ciel qu'il a proclamé le droit de tous. Les femmes, comme faibles, ont ainsi

LES SATIRES DE GUIGNOL

LA PHTHISIE

GNAFRON.

Tu me parais rêveur !

GUIGNOL.

Oui, je songe à l'automne.

GNAFRON.

En effet, il s'avance, et va de notre tonne
Comblant le vide fait par les autres saisons.

GUIGNOL.

Gnafron, si ton gosier a de bonnes raisons
Pour désirer bien fort le terme de septembre,
A mon cinquième étage il est certaine chambre
Où, pauvre couturière, une chétive enfant
Contre un mal inconnu se raidit, se défend.
Le soleil lui donnait une force factice ;
Mais l'Été se retire et l'Automne entre en lice.
La Phthisie au teint mat, qui, depuis le printemps
Semblait dormir, s'éveille et dit : Voici mon temps !
Maladie indomptée, elle raille Hippocrate.

GNAFRON.

Mais Hippocrate est loin de s'en fouler la rate.

GUIGNOL.

Tu dis trop vrai, Gnafron ; et quand le médecin
Se déclare impuissant, aussitôt un essaim
D'empiriques sans honte accourt vers le malade,
Lui faisant avaler quelque fécule fade,
Et facturant bien cher un remède bien vain.

GNAFRON.

Mieux vaudrait essayer d'un verre de bon vin.

GUIGNOL.

La gaité, je le vois, jamais ne t'abandonne.

GNAFRON.

Bah ! la Mort serait là, je lui dirais : Ma bonne,
Viens trinquer avec moi, verse, verse à plein bord,
Et vois si ma main tremble en face de la Mort.

GUIGNOL.

Gnafron, si tu ne sais pas trembler pour toi-même.
Ne tremblerais-tu pas pour un enfant qui t'aime
Et qui doit t'être cher ?

GNAFRON.

Allons, tais-toi, Chignol !

Tout à l'heure j'étais plus gai qu'un rossignol,
Mais tu m'as tout ému par ton discours sévère,
Et je crois qu'une larme a roulé dans mon verre.

GUIGNOL

C'est par milliers que moi, j'en ai versé, des pleurs,
Quand je voyais s'éteindre au milieu des douleurs
Ma fille bien-aimée ! Hélas ! à cette époque
Que mon vieux souvenir en soupirant évoque,
Au lieu d'un picarlat, j'avais la pioche en main,
Car mon cœur conservait l'espoir du lendemain.
Mais ma Jeanne n'est plus ! A vingt ans d'intervalle
J'entends encor sa voix qu'entrecoûpait le râle :

« L'hiver fut rude et long, mais voici le printemps
Que je n'espérais plus, et je n'ai pas vingt ans !
Un rayon de soleil s'est glissé dans ma chambre,
Je grelotte pourtant comme au mois de décembre !...
Approche-moi de l'âtre, encore, encore un peu,
Père ; c'est que ta fille est frileuse et souffrante.
Jette un nouveau fagot sur la cendre fumante ;
Active le brasier. C'est si doux, un bon feu ! »

Et, l'œil sec et brillant, Jeanne fixait la flamme
Qui réchauffait son corps et ravivait son âme.

« Mais, père, qu'as-tu dit ? Il n'est plus au bûcher
Un seul morceau de bois ? Eh bien ! va-t-en chercher,
Pour me distraire un peu, mes jouets du jeune âge,
Et qu'une fois encor ma main en fasse usage...
Le frisson m'a repris, j'ai froid, père, j'ai froid !
Mets au feu tout cela, mon cher petit ménage,
Ce ménage que Paul, le berger du village,
Me fit de son couteau. Paul est mort avant moi ! »

Et, l'œil sec et brillant, Jeanne fixait la flamme
Qui réchauffait son corps et ravivait son âme.

« Mes jouets ont flambé comme paille au foyer,
Père, et j'ai toujours froid ! Tu sais bien le pommier
Que tes mains ont planté le jour de ma naissance,
J'aimais tant à cueillir ses fruits dans mon enfance !...
Va l'abattre. C'est fait ? Traîne-le sur ce seuil.
Jette à pleine brassée au feu ses belles branches.
Mais, de l'arbre coupé, pour qu'on le scie en planches,
Père, épargne le tronc, il fera mon cercueil ! »

Et, lorsque s'éteignit le dernier jet de flamme,
Dans un dernier frisson Jeanne rendit son âme.

COGNE-DUR.

MARIEZ-VOUS

NE VOUS MARIEZ PAS

Panurge dist avec un profond soupir :

— Seigneuc, vous avez ma délibération entendue,
qui est me marier, si de malencontre n'estoient tous
les trous fermés, clos et bouclés. Je vous supplie par
l'amour que si long temps m'avez porté, dictes m'en
votre avis.

— Puis, répondit Pantagruel, qu'une fois en avez
jcté le dé, et ainsi l'avez décrété et prins en ferme dé-

d'être asservies. Et l'Évangile a fait ce qu'il a dû faire. Colins.

Les mauvais anges ne furent pas précipités dans l'enfer ; ils passèrent dans le corps des femmes pour faire enrager les hommes. Névisan de Padoue.

C'est une grande question de savoir si les femmes, au jugement dernier, ressusciteront en leur sexe ; car il serait à craindre qu'elles ne parvinssent à nous tenter à la face de Dieu même. Saint Augustin.

Si une femme enfante un mâle, elle sera impure pendant sept jours, et elle demeurera encore trente jours pour être purifiée de la suite de ses couches ; si elle enfante une fille, elle sera impure pendant deux semaines et elle demeurera soixante-dix jours pour être purifiée de la suite de ses couches. Lévitique XII, 4-6.

Tout mari peut battre sa femme quand elle ne veut pas obéir à son commandement, ou quand elle le maudit, ou quand elle le dément, pourvu que ce soit modérément et sans que mort s'ensuive. Beaumanoir. — Code féodal

A Harfleur, au mardi gras, on passait, dans l'église, le bâton à un époux qui en battait sa femme.

Une bonne correction vaut mieux aux femmes qu'un collier de perles. Le saint roy Salomon.

La femme est le chef du péché, les armes du diable, l'exil du paradis et la corruption de la première loi ancienne que jadis le ciel donna aux hommes. Origène.

La femme est un animal qui se délecte dans sa toilette. Saint Augustin.

La femme tient de la mule pour l'entêtement, de la chatte pour la paresse, de la poule pour le caquet, du paon pour la vanité, du singe pour la ruse ; quant à la lasciveté et à la méchanceté, elle ne peut être comparée qu'à elle-même. Le R.-P. Bouvier.

Les femmes font apostasier les anges.... Ceux-là seuls qui sont purs du commerce des femmes peuvent dignement manger le pain sacré. Le pape Innocent III.

Les femmes sont des démons qui nous font entrer en enfer par la porte du paradis. Saint-Cyprien.

L'enfer est pavé de langues de femmes. L'abbé Guyon.

La première pensée d'une femme mariée est de songer à se faire veuve. Saint-Cyprien.

(La suite au prochain numéro.)

libération, plus parler n'en fault : reste seulement la mettre à exécution.

— Voire mais, dist Panurge, je ne la voudrois exécuter sans vostre conseil et bon advis.

— J'en suis, répondit Pantagruel, d'advis et vous le conseille.

— Mais, dist Panurge, si vous cognoissiez que mon meilleur fust tel que je suis demourer, sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aurois mieulx ne me marier point.

— Point doncques ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Voire mais, dist Panurge, voudriez-vous qu'ainsi seulet je demourasse toute ma vie sans compagnie conjugale? Vous sçavez qu'il est escript *Væ soli*. L'homme seul n'ha jamais tel soulas (1) qu'on void entre gents mariés.

— Mariez-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, ma femme me faisoit cocu, comme vous sçavez qu'il en est grande année, ce seroit assez pour me faire trespasser hors les gonds de patience. J'aime bien les cocus, et me semblent gents de bien, et les hante volontiers : mais pour mourir je ne le voudrois estre. C'est un point, qui trop me point.

— Point donc ne vous mariez, répondit Pantagruel, car la sentence de Sénèque est véritable hors toute exception : Ce qu'à aultrui tu auras fait, sois certain qu'aultrui te fera.

— Dictes-vous, demanda Panurge, cela sans exception?

— Sans exception il est dict, répondit Pantagruel.

— Ho ho ! dist Panurge, de par le petit diable. Il entend en ce monde ou en l'autre. Voire, mais puisque de femme ne me peulx passer non plus qu'un aveugle de baston (car il fault que le violelet trotte, autrement vivre ne sçauerois), n'est-ce le mieulx que je m'associe à quelque honeste et prude femme, qu'ainsi changer de jour en jour avec continuel danger de quelque coup de baston ou autre chose de pire? Car femme de bien onques ne me fut rien, et n'en desplaie à leurs maris.

— Mariez-vous doncques, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, Dieu le vouloit, et advint que j'espousasse quelque femme de bien et elle me batist, je serois plus que tiercelet de Job, si n'enrageois tout vif. Car l'on m'ha dict, que ces tant femmes de bien ont communément mauvaie teste : aussi ont-elles bon vinaigre en leur mesnage. Je l'aurois encore pire, et lui batrois tant et trestant sa petite oie (ce sont bras, jambes, teste, poulmon, foie et rattle); tant lui dechiqueterois ses habillements à bastons rompus que le grand diole (2) en attendroit l'ame damnée à la porte. De ces tabus (3) je me passerois bien pour ceste année, et content serois n'y entrer point.

— Point doncques ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Voire mais, dist Panurge, estant en estat tel que je suis, quitte et non marié (notez, que je di quitte en la male heure; car estant bien fort endebté, mes crédeurs ne seroient que trop soigneux de ma paternité; mais quitte et non marié, je n'ai personne qui tant de moi se souciast, et amour tel me portast, qu'on dict estre amour conjugal. Et si par cas tombois en maladie, traicté ne serois qu'au rebours. Le sage dict : Là où n'est femme (j'entend mère-familles, et en mariage légitime), le malade est en grand estrif (4). J'en ai vu grande expérience en papes, légats, cardinaux, évesques, abbés, prieurs et moines. Or là jamais ne m'auroiez.

— Mariez-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, estant malade et impo-

tent au devoir de mariage, ma femme, impatiente de ma langueur, à aultrui s'abandonnoit, et non seulement ne me secourust au besoing, mais aussi se moquast de ma calamité, et qui pis est me dérobast comme j'ai vu souvent advenir, ce seroit pour m'achever de paindre et courir les champs en pourpoint.

— Point doncques ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Voire mais, dist Panurge, je n'aurois jamais autrement fils ne filles légitimes esquels j'usse espoir mon nom et armes perpétuer, esquels je puisse laisser mes héritages et acquest (si en ferai-je de beaux un de ces matins, n'en doublez, et d'abundant serai grand retireur de rentes), avec lesquels je me puisse esbaudir, quand d'ailleurs serois meshaigne (5), comme je voi journellement vostre tant bening et débonnaire père faire avec vous, et font tous gents de bien en leur serrail et privé. Car, quitte estant, marié non, estant par accident fesché, en lieu de me consoler, advis m'est que de mon mal riez.

— Mariez-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.

— Vostre conseil, dist Panurge, sous correction, semble à la chanson de Ricochet : ce ne sont que sarcasmes, moqueries, paronomasies (6), épanalepses (7) et redictes contradictoires. Les unes détruisent les autres. Je ne sçai esquelles me tenir.

— Aussi, répondit Pantagruel, en vos propositions tant y ha de Si et de Mais, que je n'y sçauerois rien fonder, ne rien résoudre. N'estes-vous assuré de vostre vouloir? Le point principal y gist : tout le reste est fortuit et dépendent des fatales dispositions du ciel. Nous voyons bon nombre de gents tant heureux à cette rencontre, qu'en leur mariage] semble [réduire quelque idée et représentation des joies de paradis. Autres y sont tant malheureux, que les diables qui tentent les ermites, par les déserts de Thébaidé et Monserrat, ne le sont d'avantage. Il s'y convient mettre à l'aventure, les yeux bandés, baissant la teste, baisant la terre, et se recommandant à Dieu au demourant, puisqu'une fois l'on s'y veult mettre. Autre assurance ne vous en sçauerois-je donner.

ALCOFRIBAS NASIER.

COUPS DE PICARLAT

MONSIEUR BAPTISTE

Si, du pont Saint-Clair au cours du Midi, vous vous avisiez de demander à une bonne femme l'adresse de M. Baptiste, vous amèneriez inévitablement sur ses lèvres un sourire bienveillant, mais en même temps narquois. Cette brave femme se dirait : « Evidemment, ce monsieur est un étranger qui n'est pas d'ici ! » Et, complaisamment, elle vous indiquerait le temple sacré où se tient le grand prêtre.

Mais qu'est-ce donc que M. Baptiste, vont se demander les lecteurs de la Gazette? Rien, et en même temps beaucoup. M. Baptiste est un heureux émule du zouave Jacob, moins le trombonne.

A l'époque où il s'appelait Baptiste tout court, notre héros était garçon boucher (N'allez pas croire qu'il fût pour cela un garçon bouché, au contraire). Puis, fatigué du commerce des bœufs, des veaux, des cuirs et des graisses, Baptiste se mit à la recherche d'une position sociale. En garçon d'esprit — quoique boucher — qu'il était, Baptiste se dit que, puisqu'on trouve bien des imbéciles pour croire au miracle de Bourdes, ou pour confier leur enfants à Ricarius, rien ne s'opposait à ce que lui, Baptiste, pût se faire passer pour un être merveilleux. Il n'avait pas trop compté sur la bêtise humaine.

Baptiste loua un logement dans les environs des Brotteaux, et adroitement secondé par quelques compères, se mit à faire des miracles, sans approbations apostolique ou scientifique, bien entendu. Aujourd'hui, sa clientèle est faite, il se fait appeler Monsieur long comme les cornes des bœufs qu'il abattait autrefois, et voit sa réputation grandir de jour en jour.

C'est, du reste, un sorcier qui ne manque pas de toupet, ni de tact. Prévenu par des compères ou connaissant les habitudes de ses malades, on l'a vu se présenter chez des clients — ou des clientes — à minuit, une heure, même deux heures du matin. Naturellement, la cliente, surprise et charmée, n'avait rien de plus empressé que de dire : « Combien vous êtes aimable, mon cher M. Baptiste. Votre visite me fait du bien. J'avais le cauchemar, vous avez bien fait de m'éveiller. » La galerie émerveillée applaudissait, et le tour était joué.

Quant à sa manière d'opérer, elle est très-simple. Trois fois par semaine, il reçoit chez lui, dans son antichambre; au bout d'une heure ou deux d'attente, un cri s'élève : « Le voici ! Le voici ! » C'est lui, en effet, qui traverse la salle, demandant à chaque malade :

« Vous sentez-vous mieux ? » Etes-vous guérie ? » Si votre physionomie lui plaît, il vous dit : « Revenez, aujourd'hui je ne puis rien pour vous. »

Si, au contraire, vous avez le malheur de posséder un de ces visages sceptiques et incrédules particuliers aux abonnés de la Gazette de Guignol, Monsieur Baptiste vous dit sévèrement : « Allez, vous ne croyez pas, je ne puis vous guérir. »

Chacun se retire, les sceptiques en maugréant, les croyants persuadés qu'ils sont en bonne voie de guérison. Mais avant de franchir le seuil du temple sacrosaint, il vous faut remettre, à une sorte de dame de comptoir, votre numéro d'ordre. Or, sur ce même comptoir, se dresse un tronc volumineux et... la politesse avant tout.

Vous le voyez, monsieur Baptiste ne donne pas de remèdes, et ne demande pas le prix de ses consultations. Monsieur Baptiste est sans doute un trop fervent partisan de la légalité pour pratiquer illégalement la médecine, et, quelque dose de mysticisme que l'on possède, on est quelquefois forcé de croire au Code pénal.

À entendre les commères du quartier, le pouvoir de Monsieur Baptiste ne se bornerait pas à ces guérisons que nous venons de lui voir opérer. En même temps que le pouvoir de soulager, il a la faculté de punir. En un mot, il « jette des sorts » surtout à ceux qui ont le malheur de douter de sa puissance.

Si cela est vrai, mes charmantes lectrices, que va devenir votre pauvre

POLICHINELLE.

CHOSSES ET AUTRES

Nous sommes heureux d'avoir à enregistrer, dans notre numéro spécialement consacré aux dames, de nombreux échanges de coups de poings, de langues, de balais, de battes et de picarlats, entre des beautés de plusieurs quartiers de Lyon.

Ces dames se sont crêpé le chignon, d'autres ont battu leurs maris; il en est même (j'ose à peine le dire) qui se sont laissé battre par leurs époux!

Ces dernières sont évidemment des femmes de l'ancien temps.

Quant aux premières, tout en leur adressant nos félicitations, nous les engageons vivement à ne pas trop se livrer à ces exercices de pugilat; Guignol fera prochainement un numéro dédié spécialement aux maris, dans lequel il indiquera la meilleure façon de dresser les femmes, et alors...

(1) Consolation.
(2) Diable.
(3) Querelles.
(4) Peine.

(5) Ennuyé.
(6) Mots semblables.
(7) Répétitions.

Nous avons reçu, à propos des écoles laïques, une ineptie en vers où « laïcité » rime avec « lubricité. »

Si l'auteur veut bien nous faire connaître son nom et son adresse, nous lui enverrons l'ami Polichinelle, avec un bon picariat.

Mercredi, un de nos amis, accompagné de sa petite fille de huit ans, se présente à la porte de la salle des séances du conseil général.

Aussitôt un urbain l'arrête :

— On n'entre pas !

— Pourquoi cela, répond notre ami interloqué ; la séance n'est-elle pas publique ?

— Si, mais vous ne pouvez pas entrer avec votre enfant.

Notre ami avise dans le fond de la salle deux bambins de cinq à six ans, et les désigne au farouche gardien de la consigne, qui répond sans sourciller :

— Les petits garçons entrent, mais il nous est défendu de laisser entrer les petites filles du sexe féminin !

Abasourdi par ce coup de massue, notre ami s'est retiré sans « mot dire, » sans même avoir la force de « maudire » cette consigne sévère, et encore moins l'urbain chargé de l'appliquer.

Il paraît que des dames lyonnaises vont fonder, rue Grolée, une école de chant pour les adultes.

Cette œuvre est évidemment appelée à un grand succès, puisqu'un proverbe dit :

« Ce qu'il y a de meilleur chez les femmes, c'est le chœur. »

On parle d'interdire l'affichage de ces petits carrés de papier blanc à l'aide desquels les patrons demandent « des ouvriers et des ouvrières des deux sexes. »

Qu'on s'en garde bien ! Qu'est-ce que nous deviendrons ?

Ce matin encore, on pouvait lire, sur un des becs de gaz du pont de la Guillotière :

ON DEMANDE UNE BONNE

ouvrière en culottes.

S'adresser...

Je vous le demande, si on nous enlève cela, que nous restera-t-il pour nous faire rire ?

La lecture de la *Décentralisation* ? Mais elle devient d'un bête à faire manger du foin aux abonnés du *Courrier*.

ARLEQUIN.

P.-L.-M.!!

Mères de famille, malheureuses et innocentes victimes de nos luttes continuelles ; vous, dont les maris, dont les fils aînés sont renoués sur les pontons, et qui ne pouvez attendre de vos soutiens naturels le pain quotidien et l'indispensable vêtement, bénissez, bénissez la Compagnie P.-L.-M. de qui la touchante sollicitude vient de pourvoir à vos plus pressants besoins !

Messieurs les administrateurs avaient dit à leurs ouvriers des ateliers d'Oullins : « Vous venez fêter le 4 septembre, quand déjà vous avez, — sur notre ordre, — célébré le 15 août par deux jours de repos... que nous ne vous avons pas payés, naturellement ? Et bien, non ! Vous travaillerez, vous travaillerez tout le jour, et le produit de cette journée vous permettra de venir en aide aux familles des détenus politiques. »

Ainsi fut fait ! Et une somme de six cents francs est venue grossir la caisse de secours aux femmes et aux enfants des prisonniers.

Sois donc mille et mille fois bête, ô libérale Compagnie P.-L.-M., et que ton nom soit loué jusqu'à la consommation des siècles. Amen !

P. S. — Au moment de mettre sous presse, les pachas de la haute et puissante administration nous somment de rectifier notre article :

Ces Messieurs ne sont pour rien dans l'idée généreuse qui a guidé les ouvriers de leurs ateliers d'Oullins ; ils nous assurent, qu'au contraire, ils ont fait un nez !...

Dont acte.

DICTIONNAIRE DU CHASSEUR

Suite

B

BÉRANGER. — Je ne puis mieux faire, dans ce nu méro consacré spécialement aux dames, que d'évoquer l'ombre de Béranger, l'amoureux chasseur de ce gibier qu'il nommait « grisette. »

En compagnie de sa muse, le chansonnier chassa sur le domaine de l'amour, mais il battit aussi les terrains de la politique, et ne craignit pas d'établir des clairières dans les sombres forêts de la religion.

Mieux que tout autre, il pouvait chanter les plaisirs de la chasse, ce charmant exercice auquel le sexe aimable prend souvent part, avec ou sans le costume d'amazone. Aussi, voyez-le saisir le cor, et écoutez sa joyeuse fanfare de la

LA DOUBLE CHASSE

Allons, chasseur, vite en campagne ;

Du cor n'entends-tu pas le son ?

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Pars, et qu'après de ta compagne

L'Amour chasse dans ta maison.

Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,

Chasseur, tu parcours le canton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Auprès de ta femme jolie,

Combien de braconniers voit-on !

Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,

Chasseur tu fais le fanfaron.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Auprès de ta femme, sans crainte,

Se glisse un chasseur fanfaron,

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta mente surprise,

La bête pleure ; on lui répond :

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Ta femme, aux alois déjà mise,

Sourit aux efforts du fripon.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme,

Met bas le cerf sur le gazon.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

L'amant, pour ta moitié qu'il charme,

Use de la poudre à foison.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,

Et de ton cor enfile le son.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

L'amant quitte alors sa conquête,

Et le cerf entre à la maison.

Tonton, tontaine, tonton.

BICHE. — Ce gibier à poils a abandonné les bois pour se réfugier dans nos villes.

Je ne m'étendrai pas sur ses qualités physiques et

surtout sur ses défauts moraux. Mes lectrices connaissent ceux-ci par ouï-dire, et celles-là parce qu'elles les possèdent mieux que la biche elle-même.

Regrettons seulement que cet animal ait cru devoir s'approprier de lui-même, au lieu de conserver ses allures sauvages, qui ajoutaient tant de charmes à sa possession, lorsque le chasseur parvenait à l'acquérir.

« Je ne suis point une fille à corrompre,
« Monsieur ! » Disait l'Agnes des temps passés.
Et de l'amant, le cœur battait à rompre,
S'il obtenait un couple de baisers,
Mais aujourd'hui, la biche, par trop libre,
A son chasseur, commande l'hallali.
Et la curée, à peine ément la fibre
Du ramolli !

(A suivre)

Jean LEBÈVRE.

BUGNES ET MATEFAIMS

Une de nos célébrités de trottoir, Virginia, est une créole qui a tout le physique et les capacités de son emploi.

Certain jour, un viveur blasé s'étonnait que la foule des soupirants payât si cher les faveurs de cette beauté asiatique.

— Parbleu, répondit le voisin, l'exploitation ne peut moins faire que de rapporter de jolis bénéfices, quand on possède, comme Virginia, une vraie mine d'or !

La scène suivante s'est passée au second du Grand-Théâtre :

— Comme le chœur des dames chante faux ! dit imprudemment Prudhomme à son épouse.

Un soufflet retentit aussitôt sur la joue du mari, tandis que la voix aigre de madame ajoute :

— C'est pour vous apprendre, monsieur, que rien n'est faux, de ce qui part du cœur !

Au dernier marché de Bellecour, tenu par ces dames, les esprits de la plupart des marchands n'ont pas été cotés. Il y a eu échange de *garance* contre du riz en poudre. Les caoutchoucs ouvrés se sont tenus fermes, mais les *cotons* étaient en baisse. La *viande* sur pied, avec variations. Les *cuirs* et *peaux*, prix débattus. Le reste n'offrant que des appâts vances est demeuré sans valeur.

Entre le baron Chaurand et le capitaine des pompiers de son village :

— Savez-vous, Pierre Gringoire, qu'il y a une différence il y a entre une femme et moi ?

— Il y a, not' député... Mais je n'ose pas ?

— Allons, dis tout de même. Je te donne d'avance l'absolution.

— Eh ben ! c'est que vous êtes censément un mâle et qu'elle est une femelle.

Tu n'y es pas, mon brave. La différence consiste en ce que je suis noble et que la femme porte des bas.

— M'sieu le maire, je ne vois pas très-bien la chose, et si vous voulez m'expliquer...

Voilà. 1° Je suis *Baron*, et la femme porte des *bas longs*.

2° Je suis le *Baron Chaurand*, tandis que le *bas long* rend *chaud*.

Donc... (à part) Qu'en dis-tu, Tillancourt ?

HEBDROMADAIRE.

Le Gérant : E. BERNARD.

Lyon, Association typographique — Regard, rue de la Dore, 19.

Eugénie Bernard